

Histoire de la philosophie

30 Thomas Hobbes

Par le Dr Arthur Holmes du Wheaton College

Très bien, alors, Thomas Hobbes. Vous remarquerez que je souhaite présenter Hobbes en évoquant ses motivations. C'est important chez de nombreux philosophes, mais particulièrement chez Hobbes.

J'ai consacré tout mon temps de recherche documentaire ce semestre à la lecture exclusive de Bacon et Hobbes, ainsi qu'à des ouvrages secondaires les concernant. Plus je me suis plongé dans la littérature hobbesienne, plus j'ai pris conscience que sa motivation influence non seulement ses idées, mais aussi la manière dont il les exprime. Il est à noter qu'il est né en 1588.

Ceux d'entre vous qui connaissent l'histoire anglaise savent peut-être que c'est le jour de l'Armada espagnole. En fait, il raconte dans un de ses écrits qu'il est né prématurément car sa mère était terrifiée à la vue de l'Armada, une façon plutôt rocambolesque de venir au monde. Ayant vécu jusqu'au début du XVII^e siècle, il a notamment traversé la guerre civile anglaise des années 1640.

Dans ce contexte de troubles politiques, il demeura royaliste, mais s'opposa au droit divin des rois, fondement invoqué pour l'autorité absolue du monarque. Dès lors, privé de ce fondement, il dut se confronter à la question suivante : quel est le fondement de l'autorité politique, sinon celui-ci ? De plus, ayant vécu des conflits tels que la guerre hispano-américaine et la guerre civile anglaise, il acquit la conviction que les êtres humains ne sont pas, par nature, prêts à vivre en société à leur naissance.

D'une manière ou d'une autre, il nous faut trouver un fondement pour établir la loi, l'ordre et la paix, dans un contexte où, selon lui, l'état naturel de l'homme est la guerre de tous contre tous. La condition humaine est telle que la vie est pénible, courte et brutale. Il a donc une vision pessimiste de la nature humaine, une vision pessimiste de la condition humaine.

Il lui faut donc non seulement un fondement pour son autorité politique, mais aussi un socle permettant l'instauration d'un ordre social, d'une certaine harmonie et, bien sûr, la préservation de soi. À cela s'ajoutent les conflits religieux, qui ont sous-tendu à la fois la guerre contre l'Espagne et le conflit avec la monarchie durant la guerre civile. Hobbes sympathisait avec ce que l'on appelle parfois l'Église large, la tradition latitudinale au sein de l'Église anglicane de l'époque.

Au sein de cette Église inclusive, on s'efforçait constamment d'éviter les conflits religieux, d'éviter toute autorité ecclésiastique susceptible d'entraîner la persécution

des minorités. Il voulait éviter le sectarisme. Or, il faut se rappeler que ce vide d'autorité, ce vide épistémologique laissé par l'effondrement de la synthèse médiévale et par la Réforme protestante, semblait précisément mener aux conflits sectaires, à une forme d'individualisme intolérant envers autrui.

Hobbes tenait absolument à éviter cela. C'est pourquoi, dans cette large tradition ecclésiastique, sa conception des relations entre l'Église et l'État est fondamentalement érastienne. Autrement dit, au-delà des fondements essentiels d'une foi chrétienne très large qui affirment la divinité du Christ et son œuvre de rédemption, il se contentait de laisser aux autorités le soin de déterminer ce que l'Église devait affirmer.

Ainsi, une Église d'État, une Église où l'autorité gouvernementale fixe les détails, plutôt que de laisser cela aux individus et aux querelles sectaires, qui ne peuvent que troubler la paix, engendrer le chaos et l'anarchie. C'est donc dans ce contexte de conflits politiques, de conflits religieux, de violence et de cette conception érastienne de l'Église et de l'État que Thomas Hobbes aborde son œuvre philosophique, indépendamment de la philosophie qui l'a rendu célèbre. Lui-même était une figure de la Renaissance, très intéressé par Platon, et avait réalisé des commentaires et des traductions d'œuvres platoniciennes.

Il appartenait à la Renaissance anglaise. Il avait été, un temps, le secrétaire de Francis Bacon et appréciait certainement l'approche empirique et inductive de ce dernier en matière de science. Mais cela ne le satisfaisait pas entièrement.

Par conséquent, la motivation et la méthode sont toutes deux nécessaires pour comprendre sa démarche. Il considérait les méthodes inductives de Bacon comme simplistes. En substance, Bacon se contente de définir certaines conjonctions constantes, comme on les appellera plus tard, certaines régularités que nous pouvons exploiter dans les applications des connaissances scientifiques.

Mais cela ne fournit pas une compréhension théorique globale qui puisse servir de base à quoi ? À une vision de la personne humaine, du comportement humain et de l'ordre politique. Il souhaite donc, d'une manière ou d'une autre, passer des sciences empiriques à l'élaboration d'une éthique et d'une philosophie politique. Et comment compte-t-il s'y prendre ? Eh bien, il trouve la réponse dans la méthode scientifique dont on attribue la paternité à Galilée.

J'allais dire que c'était lui qui l'avait mise au point, mais je n'en suis pas certain. On en retrouve au moins la trace jusqu'à Galilée. La méthode de reconstruction, comme on l'appelle.

La méthode de reconstruction. Autrement dit, si, pour analyser des processus naturels, des objets physiques ou des corps humains, nous disséquons et analysons,

cela ne suffit pas. Il nous faut reconstruire nos observations de manière intelligible et rationnelle.

Ainsi, à partir des grandes généralisations des sciences empiriques, nous pouvons procéder par déduction pour tirer d'autres conclusions. En somme, il préconise des prémisses empiriques, des généralisations empiriques servant de prémisses.

Des prémisses empiriques, puis des inférences déductives menant à des conclusions. Ainsi, le schéma d'ensemble qui en résulte revêt la forme logique d'un système déductif, tel qu'on en trouve en mathématiques et en géométrie, par exemple. C'est précisément à cet égard que Hobbes fut impressionné par Descartes.

Comme nous l'avons mentionné, et nous le verrons plus en détail par la suite, Descartes souhaitait faire de la philosophie selon la méthode des mathématiques. Son scepticisme initial n'est donc qu'un stratagème méthodologique lui permettant d'identifier et d'écarter tout ce qui peut, même en principe, être sujet au doute. Il peut ainsi identifier ce qui est absolument indubitable, incontestable, axiomatique et évident par soi-même.

Descartes voulait donc partir, en quelque sorte, d'axiomes, à la manière d'Euclide, et procéder par déduction à l'élaboration de son système. Or, Hobbes n'est pas rationaliste au sens où il ne croit pas à une connaissance a priori axiomatique. Hobbes est empiriste.

Il ne peut donc pas partir d'axiomes ; il doit partir de généralisations inductives. Mais c'est la méthode déductive de Descartes qui l'impressionne. Et il l'intègre donc à sa méthode de reconstruction, semblable à celle qu'il a apparemment découverte chez Galilée.

Vous avez donc ce type d'approche méthodologique. Ajoutons-y maintenant une autre hypothèse méthodologique, que je place ici car elle s'applique à l'ensemble de la méthode.

Un postulat de naturalisme méthodologique. Autrement dit, nous partons du principe que tout peut s'expliquer par des processus causaux naturels. Ce postulat est que tout est explicable par des processus causaux.

Cause, effet, cause, effet, cause, effet. C'est pourquoi on observe une unité méthodologique entre toutes les sciences. Les méthodes initialement appliquées à la physique et à l'astronomie le seront également à la psychologie et à la politique.

Vous voyez ? Pour assurer une continuité méthodologique tout au long de l'ouvrage. Maintenant, pour voir à quel point il prend cela au sérieux, regardez l'anthologie. Oui, la nouvelle anthologie.

Page 87. Page 87. Vous remarquerez que le titre du chapitre porte sur plusieurs sujets de connaissance.

D'accord, tout le champ du savoir. Et regardez ce magnifique graphique. Le sujet englobant tout à gauche, la science, est en réalité la connaissance des conséquences, que l'on appelle philosophie.

Comme nous l'évoquions hier, ou plutôt la dernière fois, science et philosophie étaient à peu près synonymes jusqu'aux alentours de 1900. La science désigne alors une forme de connaissance théorique, tout simplement. Autrement dit, la connaissance des conséquences.

De quoi ? Cause, effet, conséquences. D'accord. Mais ensuite, il divise tout ce savoir en deux parties.

Les conséquences des accidents des corps naturels, que l'on appelle philosophie naturelle, correspondent à ce que nous appelons sciences naturelles. Et les conséquences des accidents des corps politiques, le corps politique, correspondent à ce que nous appelons politique ou philosophie civile. Si l'on considère le champ de la philosophie naturelle, et plus précisément la colonne de droite, on constate qu'il s'étend de la philosophie première, qui est le concept fondamental de l'être, à la géométrie, l'arithmétique, l'astronomie, la géographie, autrement dit, les mathématiques.

Puis les sciences physiques, la mécanique et ses applications en ingénierie, architecture, navigation et météorologie. La sciographie, ce que nous appelons aujourd'hui l'astronomie, puis l'astrologie, l'influence des astres. C'est fascinant de notre point de vue.

Mais l'optique, la musique, oui, la physique de la musique. L'éthique, oui, tout ce qui touche aux passions humaines. Autrement dit, il perçoit des causes psychologiques aux comportements et aux désirs moraux.

D'accord. Poésie, rhétorique, logique et science du juste et de l'injuste. Oui, ce sont les conséquences de la parole, ce que nous faisons avec la parole.

Oh, nous ne nous contentons pas de plaire, comme le gentilhomme de la Renaissance charmait sa dame par la poésie. Si vous connaissez la littérature de la Renaissance, vous le constaterez. Non seulement nous plaisons, mais nous persuadons ; la persuasion a des fonctions, c'est le principe de cause à effet.

Le raisonnement, oui, gardez un œil sur ça quand on parlera de raison dans quelques instants. C'est un processus de cause à effet. Il est contrôlé par les processus cérébraux.

L'éthique, quant à elle, découle de certains processus causaux psychologiques. Tout cela est donc lié à la relation de cause à effet. Et lorsqu'on examine la seconde catégorie, celle des corps politiques, on constate les conséquences de l'institution des communautés.

Il est à noter que le terme « Commonwealth » est celui employé par Oliver Cromwell pour désigner la forme de corps politique qu'il a instaurée : le Commonwealth cromwellien. Commonwealth signifie bien commun.

Ainsi, la philosophie civile, la philosophie politique, ne concerne pas l'individu, mais le bien commun. Et les conséquences de ce bien commun sur les devoirs et les droits, et donc sur la législation, etc. La distinction se résume donc à opposer les corps individuels, au sens physique du terme, aux corps politiques.

Mais tout au long de son propos, on retrouve cette logique de cause à effet, ce naturalisme méthodologique. Or, cela soulève une question intéressante : est-il non seulement un naturaliste méthodologique, mais aussi un naturaliste philosophique ? Est-il, métaphysiquement parlant, matérialiste ? Puisque, en réalité, il n'étudie que la matière et les forces qui provoquent des changements dans les corps matériels.

Matière et mouvement, la vision mécaniste. Voilà la science . Mais est-il pour autant matérialiste ? C'est une bonne question.

La question est tout à fait pertinente : est-il vraiment déterministe ? Ou se contente-t-il d'étudier les processus causaux ? Oui, monsieur. J'aurais tendance à penser qu'il est matérialiste. Oui.

Il semble donc que, bien qu'il affirme qu'il est naturel de croire en Dieu, car cela implique de s'interroger sur la cause de toutes les autres causes, et que l'existence de Dieu comme cause première soit remise en question, la raison, elle, ne nous renseigne en rien sur la nature divine. Par le raisonnement de cause à effet, nous ne pouvons rien affirmer quant à la nature de Dieu, si ce n'est l'existence de cette cause première toute-puissante. Il semble par ailleurs indiquer qu'il considère Dieu comme, d'une certaine manière, un être matériel.

Et, bien sûr, cette tradition remonte aux stoïciens, n'est-ce pas ? L'idée d'un être matériel raréfié imprégnant et influençant toute chose, ce genre de choses. Dans ce cas, Thomas Hobbes apparaîtrait comme une sorte de matérialiste théiste, un matérialiste chrétien. De même, dans sa conception de l'âme humaine.

On retrouvait déjà cela chez Tertullien, vous vous souvenez, qui s'appuyait sur la philosophie stoïcienne pour tenter de résister au dualisme gnostique de son époque. Chez Thomas Hobbes également, et de façon ponctuelle, on en trouve des traces. Mais, parallèlement, l'influence de son christianisme demeure omniprésente dans sa pensée.

Ainsi, si vous regardez la page 90, remarquez ce qu'il dit. La deuxième colonne, à mi-hauteur, explique que la curiosité, ou l'amour de la connaissance des causes, pousse l'homme à délaisser l'effet pour rechercher la cause, et à comprendre la cause de cette cause, jusqu'à ce qu'il en arrive inévitablement à cette pensée : il existe une cause sans cause antérieure, mais éternelle, que les hommes appellent Dieu.

Il est donc impossible de mener une enquête approfondie sur les causes naturelles sans être enclin à croire en un Dieu unique et éternel. Et, au fond, face aux choses visibles du monde et à leur ordre admirable, l'homme peut concevoir qu'il en a une cause, que les hommes appellent Dieu. Les choses visibles de la création ...

Rappelez-vous l'expression employée par Paul dans Romains 1. Puis, au chapitre 91, à la fin de ce premier paragraphe, il dit : « Cette crainte des choses invisibles, des causes invisibles comme Dieu, cette crainte des choses invisibles... » N'oubliez pas que c'est un thème récurrent chez Lucrèce et Épicure, leur matérialisme. Cette crainte des choses invisibles est la semence naturelle de la religion. Or, cette expression, « semence de la religion », en latin « semen religionis », est précisément celle utilisée par Jean Calvin dans les premiers chapitres de son Institution de la religion chrétienne pour expliquer la croyance répandue en Dieu.

Il y a en nous une sorte de germe de religion, en vertu d'un sentiment indéfini de divinité. Il existe un *sensus deitatis*, le sentiment d'une divinité, qui est le germe de la religion. Vous voyez maintenant ce que fait Hobbes, qui développe essentiellement cette croyance.

Il a été élevé, en réalité, suite au décès de ses parents ; il a été élevé par un pasteur anglican calviniste. Il connaissait donc très certainement la pensée de Calvin. Et ce qu'il semble affirmer, c'est que cette recherche causale conduit à une idée vague de cause première, à une forme de divinité, qui est à son tour la cause du développement de la religion, au sein de laquelle, bien sûr, chaque religion développe le concept de Dieu de manière beaucoup plus approfondie.

Ainsi, une conception générale et indéfinie de Dieu se concrétise dans les religions qui naissent de ce sentiment universel d'une divinité quelconque. C'est pourquoi, au début du chapitre suivant, intitulé « De la religion », il affirme : « Puisqu'il n'y a ni signes ni fruits de religion, si ce n'est chez l'homme, il n'y a pas lieu de douter que la semence de la religion réside uniquement en l'homme et consiste en une qualité particulière ou un degré éminent de celle-ci, absent chez les êtres vivants. » Cette

curiosité l'amène à réfléchir à la condition naturelle de l'être humain, qui pourrait engendrer cette religion.

Il se lance alors dans un exposé sur la condition humaine. Voilà donc le schéma de motivation, la méthode employée par Hobbes. Des questions ? N'hésitez pas.

Je trouve ce contexte fascinant, absolument fascinant. Oh, je le pense vraiment. D'ailleurs, il y a un auteur qui considère cela comme le motif principal, le motif principal.

Certains affirment même qu'il est l'auteur du Léviathan , œuvre majeure de la pensée politique. Il l'aurait écrite en exil, durant l'ère cromwellienne, dans le but de faire la paix et de sauver sa peau, tant auprès de Cromwell que des Stuarts .

Oui, monsieur ? Le voilà, qui essaie de ménager la chèvre et le chou. Oui, oui. De Bacon, il tient l'approche inductive pour comprendre l'ordre causal, ce que Bacon appelait les formes, au sens où il l'entendait.

Les schémas, bien sûr, influencent les relations. Il emprunte à Descartes, à Galilée, l'idéal du système déductif . Il y ajoute son naturalisme méthodologique, cette généralisation selon laquelle tout s'explique en ces termes.

Et le voilà parti. C'est juste, ces trois ingrédients. Bon, comment ça marche concrètement ? Il faut d'abord aborder la question sous l'angle de son épistémologie.

Et cela se perçoit aisément dans l'anthologie. La manière dont il nous guide à travers tout le processus d'origine et de développement de la pensée humaine, en partant de la sensation. Et compte tenu de ce que j'ai dit sur sa méthode, il est évident qu'il va commencer par là.

Premièrement, c'est un empiriste. Mais s'il s'intéresse aux mécanismes de cause à effet, alors la première conscience que nous avons, celle dont nous pouvons commencer à parler ... Les causes de nos sensations physiques sont nos sensations physiques. Les sensations physiques sont causées par des éléments physiques du monde extérieur.

Il conçoit donc toutes nos sensations comme les effets, sur le moi humain, de processus physiques du monde extérieur. Autrement dit, des effets particuliers , et j'insiste sur le terme « particuliers » car il adoptera une perspective nominaliste. L'influence d'Occam est manifeste chez Hobbes.

D'accord ? Certains objets possèdent des qualités particulières qui provoquent des changements dans nos organes sensoriels, notre système nerveux et notre cerveau. Ce stimulus engendre des réponses réflexes provenant de ce qu'il appelle le cœur.

Vous savez comment votre cœur s'emballer face à un stimulus approprié ? Ces réponses cardiaques se manifestent par la pensée, l'action ou les deux. Il propose donc une explication purement causale selon laquelle nos sensations, nos images (qu'il nomme fantasmes), sont des états mentaux dotés de qualités sensorielles.

Ces fantasmes impliquent la conscience des qualités primaires et des qualités secondaires. Cette distinction devient cruciale à partir de ce moment dans l'empirisme. Les qualités primaires sont les qualités propres aux objets et aux corps.

Dans la science mécaniste de l'époque, c'est-à-dire la science newtonienne, quelles sont les propriétés intrinsèques des objets physiques ? Qu'est-ce que la matière ? La matière possède des propriétés spatiales : taille, forme, densité, poids et occupation de l'espace. Ce sont donc là ses qualités premières.

Mais ces qualités primaires, celles propres aux corps, ont le pouvoir de produire des effets supplémentaires sur la conscience, de sorte que nous percevons non seulement des formes, mais des formes colorées. Non seulement une surface, mais nous ressentons une surface rugueuse ou lisse. Non seulement un corps qui se déplace d'un endroit à un autre, mais qui émet aussi des sons dans notre conscience.

Les qualités secondaires sont donc celles qui dépendent de nos cinq sens. La couleur, par exemple, relève de la vue. Le son, quant à lui, relève de l'ouïe.

La texture, liée au toucher. Le goût et l'odorat. Les cinq sens.

Son argument est que, lorsqu'on parle d'une chemise de couleur, par exemple ma chemise bleue, on imagine qu'elle est bleue, mais elle ne l'est pas. C'est plutôt la chemise qui nous donne l'illusion du bleu. Elle nous paraît bleue, mais elle ne l'est pas.

D'accord ? Il s'agit ici de ce qu'on appelle la subjectivité des qualités secondaires, et l'objectivité des qualités primaires. C'est ce qui permettra, à Berkeley, de se demander : « L'arbre qui tombe dans la forêt, quand personne n'est là pour l'entendre, fait-il du bruit ? » Car si le bruit est une qualité secondaire, il est subjectif.

Y a-t-il un bruit ? Comme un bruit quand personne ne l'entend ? Personne sur qui les ondes sonores s'enregistrent dans la conscience. La sensation est donc le point de départ. Maintenant, après la cessation de la cause, vous cessez de regarder ma chemise, mais vous en conservez une image mentale.

Il s'agit simplement du produit de processus de dégradation, de modifications des organes sensoriels et du cerveau. C'est ce qu'il appelle l'imagination. Remarquez qu'à

ce stade, le terme « imagination » se résume à la simple possession d'images mentales.

L'imagination comme forme de créativité n'apparaît qu'avec le romantisme, au XIX^e siècle. Ce mouvement prend racine chez des penseurs comme Kant, mais il est absent du siècle des Lumières.

L'imagination, ce sont simplement des images qui subsistent, qui disparaissent, se confondent, s'entremêlent, comme l'image d'une girafe féerique aux ailes de papillon qui se mêle à toutes sortes d'autres images en décomposition.

L'imagination, donc. Elle est à l'œuvre à l'état de veille, lorsque nous nous souvenons de quelque chose et que l'image nous vient à l'esprit.

Ou encore pendant le sommeil, lorsque nous rêvons de manière très vivante . Il s'agit là d'images sensorielles qui se décomposent. Et il passe de là à ce qu'il appelle la raison.

Le raisonnement. Qu'est-ce que le raisonnement ? Eh bien, au niveau conscient, le raisonnement est simplement un processus où une idée en entraîne une autre. Si je dis « 2 plus 2 égale... », ce processus aboutit à « 4 ». 2 plus 2 égale 4. Mais, voyez-vous, ce processus mental conscient est dû à l'activité cérébrale.

Le cerveau, d'une manière ou d'une autre, combine ce qui doit être combiné et sépare ce qui doit être séparé. C'est donc par le biais de processus causaux que le stimulus causal 2, suivi d'un autre stimulus causal 2, produit un stimulus causal pour l'idée de 4. Ce raisonnement est donc entièrement déterminé par les causes cérébrales. D'accord ? Les causes cérébrales.

Nous n'avons aucun moyen de concevoir des idées, car la conscience est entièrement un sous-produit des processus cérébraux. Il n'existe donc aucune idée innée dans la conscience. Il n'y a pas de connaissance a priori indépendante des processus de cause à effet qui produisent la sensation.

Son empirisme pur est donc établi. Mais qu'en est-il du langage ? Qu'en est-il du langage ? C'est là que le nominalisme devient explicite. Car il affirme clairement que les mots ne sont que des signes particuliers qui représentent des groupes de choses particulières .

Ainsi, dans son ouvrage non pas le Léviathan, mais les Éléments de la philosophie, il affirme que l'universalité d'un seul nom, un seul nom s'appliquant à toute une catégorie de choses, a conduit les hommes à croire que les choses sont universelles par nature. Or, il est clair qu'il n'y a rien d'universel, si ce n'est des noms, que l'on appelle des noms indéfinis. Car nous ne les limitons pas, mais laissons leur interprétation à celui qui les entend.

Mais « universel » n'est qu'un terme particulier qui s'applique à un groupe entier sans distinction. Il s'applique à un groupe entier sans distinction. Et il est très, très clair à ce sujet.

Il affirme que les noms abstraits n'existent pas. Il rejette donc le conceptualisme. On ne nomme pas les idées abstraites.

Nous n'avons ici que des idées générales. Les mots désignent des groupes entiers de choses en vertu de leurs similitudes, sans faire référence à un concept universel abstrait.

Et certainement sans référence à un quelconque universel. Il est donc explicitement nominaliste. D'accord.

Est-ce clair ? Remarquez sa fidélité à sa méthode. Tout part du postulat méthodologique : une explication causale pour tout.

Tout part des sensations, telles qu'elles sont. Les processus cérébraux, les processus neuronaux, sont à l'origine de tout ce qui en découle. Et l'utilisation du langage, des signes, n'est qu'une composante des mécanismes de réponse.

Dans les mécanismes stimulus-réponse, l'expérience du monde produit une réponse. Des réponses verbales. Et les réponses sophistiquées dont sont capables les humains font appel au langage.

Indépendamment de l'expérience sensorielle. Oui. Si tout est régi par des processus physiques de cause à effet, alors il ne peut y avoir d'idées provenant indépendamment de ces processus causaux.

L'illustration de... Ouais. Ouais. Ouais.

Non. Je ne pense pas qu'il y ait de magie à utiliser l'exemple du bleu plutôt que du jaune, du rouge, du noir ou du blanc. Oui.

Oui. Je ne pense pas qu'ils aient été conscients du problème de pigmentation. Cela dit, le fait que la couleur soit l'exemple type utilisé lorsqu'on parle de qualités primaires et secondaires n'est peut-être pas étranger à notre réflexion.

Autrement dit, le sens de la vision. Car, lorsqu'il s'agit de la vue et de la perception des couleurs, il est beaucoup plus simple d'affirmer que la couleur est subjective, compte tenu des lois physiques de la vision des couleurs. C'est peut-être un peu plus complexe avec le goût ou le toucher.

Oui. Oui. C'est différent.

D'accord, David. Comment dirais-tu que c'est plus... Eh bien, vois-tu, le sperme de la religion, c'est l'effet, le fait que les religions naissent d' une sorte de graine est l'effet du sentiment d'une divinité, d'une idée de cause première.

Mais ce sentiment d' une divinité est le fruit même de la recherche causale, grâce à laquelle nous nous demandons sans cesse : quelle est la cause de cette cause ? Et nous remontons toujours plus loin. Oui, monsieur ? Donc, ce qu'il dit, c'est que ce type de pensée est tellement caractéristique de l'être humain, j'allais dire tellement inné, tellement caractéristique, que nous remontons toujours plus loin, aboutissant à l'idée de Dieu, et c'est là la cause du sentiment d'une divinité, la cause de la religion. Or, pourquoi serait-il si naturel pour les humains de penser de manière causale ? Eh bien, je soupçonne que c'est tout simplement parce que nous expérimentons les processus causaux dès notre plus jeune âge. Je veux dire, les tout-petits commencent très vite à comprendre que certaines de leurs actions produisent des conséquences.

Oui, monsieur ? Je me souviens, quand notre petit-fils avait environ trois mois, je me souviens d'être allongé par terre avec lui, penché au-dessus de lui, et de m'approcher de lui. Il a levé les yeux vers moi. Il y a eu une sorte de stimulus-réponse, une relation de cause à effet. Vous savez, les enfants en sont conscients dès le début. C'est comme ça qu'on apprend cette notion de cause à effet.

Cela fait partie intégrante de notre perception du monde qui nous entoure. Il en donnerait donc une explication purement empiriste. Nul besoin d'une catégorie kantienne de cause à effet pour l'expliquer.

Bon, voilà pour les bases. Passons maintenant à son sujet principal. Voyez-vous, compte tenu de ses motivations, il veut aborder la question du corps politique, de l'éthique et de la politique.

Mais il aborde ce sujet en parlant de la personne humaine et en développant la notion de conscience, car toutes ces activités de sensation, d'imagination, de raisonnement et d'usage du langage présupposent la conscience. Quoi qu'on puisse dire de l'être humain dans une conception matérialiste de la nature humaine ou dans toute autre conception, les êtres humains possèdent une conscience. Quelle est la cause de la conscience ? Telle est la question.

Il soutient que la conscience n'est qu'un sous-produit, un épiphénomène. Autrement dit, c'est une apparence produite par l'existence corporelle, qui s'y ajoute. En effet, la conscience est simplement un sous-produit des processus cérébraux, tout comme les sensations et le raisonnement.

Ainsi, toute conscience est un sous-produit des processus cérébraux. Les changements physiques produisent la conscience. Parfois directement, comme dans le cas des sensations.

Parfois indirectement, par exemple lorsque les processus causaux, les changements physiques, ont des effets physiques involontaires : nous respirons automatiquement, et nos nerfs et nos membres produisent des réflexes physiques dont nous prenons conscience après coup. Vous voyez ? Ainsi, parfois la cause originelle produit directement des états de conscience. Parfois, elle les produit indirectement.

Et parmi les états de conscience ainsi produits figurent les désirs et les aversions. Désirs et aversions. Peut-être les idées de Thomas Hobbes suscitent-elles de l'aversion en vous.

Peut-être de l'attraction. Vous voyez ? Mais le fait est que les expériences ne se limitent pas à un simple contenu cognitif. Leur impact physiologique est tel qu'elles produisent une réaction émotionnelle.

Il conçoit le cerveau comme le siège de la conscience, des sensations et de la pensée, et le cœur comme celui de l'aversion, du désir et des émotions . C'est de ces désirs que naît notre action, de sorte que l'action humaine n'est pas guidée par la raison, mais par la passion, par les émotions et les désirs.

Là encore, cela semble découler naturellement de sa façon de penser. Ainsi, à la page 85 , on voit comment il énumère toutes sortes de désirs. Et l'on constate qu'il possède une compréhension très fine de la psychologie des émotions.

Et cela soulève des questions sur la liberté et le déterminisme. Sur la liberté et le déterminisme. Et il parle de liberté en deux sens.

Premièrement, la liberté, c'est être libre de toute contrainte extérieure, libre de faire ce que je désire. Certes, mes désirs engendrent mes actions, mes actions en sont la conséquence. Mais lui, il conçoit la liberté comme une action auto-causée, une autodétermination intérieure, provoquée par mes propres désirs, appétits et passions.

Il y a une seconde forme de liberté qu'il explore un peu lorsqu'on prend une décision . Prendre une décision . Mais qu'est-ce que prendre une décision ? Un choix.

La liberté de choix. Qu'est-ce que c'est ? Eh bien, il arrive que nos envies se bousculent. Que vais-je commander sur ce menu ? Qu'est-ce que je vais prendre à Anderson Commons ? Il faut faire un choix.

Et dans cette alternance de désirs, on passe d'abord d'un côté à l'autre, comme sur une balançoire, en vacillant entre les deux. Au niveau de la conscience, on délibère. « Je veux ceci parce que... mais j'aimerais cela parce que... », et la délibération se poursuit.

Le choix, c'est simplement un désir qui l'emporte sur l'autre. Dans ce jeu de balancier émotionnel, on cède à un désir, et c'est le dernier qui finit par l'emporter ; on dit alors avoir fait ce choix. Ainsi, le sentiment de liberté de décider n'est qu'un simple corollaire de l'ambiguïté de nos propres désirs.

Le sentiment d'être sans cause est engendré par l'alternance des désirs. Mais la liberté ne réside pas dans des actions ou des choix sans cause. Un déterminisme intérieur imprègne tout l'être.

On appelle parfois cela le déterminisme souple. C'est sur cette base qu'il apparaît comme un égoïste psychologique. Un égoïste psychologique est quelqu'un qui poursuit son propre intérêt ; il s'agit d'une généralisation empirique. L'égoïsme est l'idée que... L'égoïsme consiste à poursuivre son propre intérêt.

En fin de compte, l'intérêt personnel prime. L'égoïsme psychologique n'est qu'une simple description. C'est un fait psychologique, nous le sommes.

Contrairement à l'égoïsme éthique, qui prétend que nous devrions le faire, il s'agit d'un égoïsme psychologique. Il ne dit pas que nous devrions poursuivre notre propre intérêt.

Non. En fait, il le niera plus tard. Mais c'est un égoïste psychologique.

Nous agissons par intérêt personnel. Ce sont nos peurs qui nous motivent. C'est le désir de nous préserver qui nous anime.

L'intérêt personnel. Ce que nous désirons, nous le considérons comme bon. Ce que nous n'aimons pas, nous le considérons comme mauvais.

Ainsi, même si nous partageons certains biens communs, comme la survie, nous possédons aussi de nombreux biens et maux très différents. Il en résulte un fort relativisme éthique entre nous. Mais nous sommes constamment attirés par un désir insatiable du pouvoir nécessaire à notre survie.

Le pouvoir. Oui. La vie devient donc une lutte pour le pouvoir, vous voyez.

Dans cette lutte pour le pouvoir, qu'est-ce qui le confère ? Que disait Bacon ? Le savoir, c'est le pouvoir. Le savoir scientifique, c'est le pouvoir. Si vous connaissez et comprenez les processus causaux, alors vous pouvez survivre.

Comment ? Eh bien, voyez-vous, il établit une distinction. Il distingue l'état de nature et la loi naturelle. L'état de nature est un état de conflit, de lutte pour le pouvoir et de guerre contre tous.

La vie est pénible, courte et brutale. Il n'existe pas de droit naturel autre que le désir de survivre. Il n'existe pas de loi naturelle au sens de Thomas d'Aquin, fondée sur une quelconque téléologie intrinsèque.

Non, il s'agit d'un univers mécaniste. Les processus causaux déterminent tout. Que signifie donc pour lui la loi naturelle ? Il entend les préceptes de la raison.

Vous connaissez cette expression ? Guillaume d'Aca, les préceptes de la droite raison. Autrement dit, la pensée conséquentialiste. Ah oui ? Et on peut penser de manière conséquentialiste.

On peut raisonner correctement si l'on comprend les processus causaux. Ainsi, la connaissance, en l'occurrence la raison juste, concernant les conséquences des actions humaines, est un pouvoir. Dès lors, quelles lois naturelles la raison juste, par prudence et par souci d'autoconservation, édicte-t-elle ? La première : rechercher la paix.

Vous mettez ça sur le compte d'une guerre civile, ou de la guerre contre l'Espagne, ou d'un conflit religieux, ou encore de son exil. Allons, faites la paix avec Cromwell. Recherchez la paix.

Deuxièmement, respectez vos engagements envers autrui. Lorsque vous concluez un accord, un contrat, tenez-vous-y. Il en conclut donc que, dans un corps politique, nous avons besoin d'un pacte que, par simple raison, nous respecterons.

Un pacte par lequel nous conférons l'autorité à un souverain absolu. Cromwell était un souverain tout aussi absolu que Charles l'avait été. Mais nous conférons cette autorité, par pacte, si vous voulez, par contrat, à un souverain absolu, qui a une autorité complète sur nous, sauf s'il tente de nous anéantir.

Dès lors, le désir de se préserver l'emporte. Mais puisque le contrat vise la préservation de soi, le pouvoir absolu revient au souverain et à ses décisions. Ainsi, au lieu d'un droit divin des rois, on trouve un fondement contractuel, un contrat social, pour l'autorité politique.

Et ce dirigeant a autorité en matière de religion. Rappelez-vous, j'ai dit que Hobbes était érastien ? Les lois de Dieu nous sont contraignantes, oui, en vertu de la droite raison, de la révélation directe ou de l'autorité des autorités. Et c'est l'interprétation du dirigeant qui nous révèle quels seront les commandements de Dieu, ce qu'ils sont.

L'interprétation officielle du souverain tranchera les différends religieux. C'est ainsi qu'il est parvenu à la conclusion qu'il cherchait à établir. N'est-ce pas, monsieur ? Il nous faut un moyen de survivre au milieu des conflits politiques.

Il nous faut trouver un moyen de survivre au milieu des conflits religieux. Surmonter le sectarisme. Les esprits partisans.

Et c'est là que nous mène la raison, compte tenu des conséquences. J'aimerais bien qu'on ait dix minutes pour en discuter. Intrigant ? Oui, extrêmement influent.

Vision pessimiste. Certains ont supposé que cela était dû à son éducation calviniste, fondée sur la doctrine de la dépravation totale. Je pense, quant à moi, que cela s'explique par son éducation dans un contexte de conflit.